HAL
open science

L'énergie du paradoxe

Sophie Jollin-Bertocchi

To cite this version:

Sophie Jollin-Bertocchi. L'énergie du paradoxe. Poétique des énoncés inconvenants et paradoxaux, Association Internationale de Stylistique, Université Aix-Marseille, Oct 2018, Aix-en-Provence, France. hal-03832533

HAL Id: hal-03832533

https://hal.uvsq.fr/hal-03832533

Submitted on 27 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ÉNERGIE DU PARADOXE

Sophie Jollin-Bertocchi
Université Paris-Saclay, UVSQ / CHCSC (Centre d'Histoire Culturelle des Sociétés Contemporaines)

La notion d'énergie, du grec *energeia*, « l'activité », « la force en exercice », signifie d'abord « Puissance, force physique » puis « Vertu, puissance d'efficacité » (*Grand Larousse du XIXe siècle*). Par l'intermédiaire d'Aristote puis de sa lecture par Humboldt au début du XIXe siècle, cette notion a été reconnue comme fondamentale dans tous les secteurs traitant des caractéristiques spécifiques du langage et des langues, jusqu'aux aspects les plus concrets des discours et du style. Le *Grand Larousse du XIXe siècle* nous dit ainsi que le terme signifie « Vigueur d'expression ou d'effet, dans la littérature et les arts : ENERGIE *du style.* […] choix d'expressions propres à rendre fortement les pensées. » Au XXe siècle, l'idée d'énergie (spirituelle) est thématisée par Bergson (1919), et reprise dans la littérature et dans l'art en général :

> L'acte créateur est assimilé à un acte énergétique, à un acte de travail qui permet la création continuelle et renouvelée du monde. L'énergie créatrice devient alors une énergie de transformation et le geste créateur manifeste l'énergie du psychisme. Les œuvres elles-mêmes sont jugées suivant le critère de l'énergie. (Auroux (dir.), *Encyclopédie philosophique universelle,* 1989-1991 : 786)

Le concept d'*energeia* a jusqu'ici été surtout étudié d'un point de vue philosophique (Jaulin, 2015) ou littéraire[1]. Je me propose d'évaluer la pertinence de ce concept pour rendre compte de la force du *paradoxe,* défini de manière très suggestive en rhétorique comme « antithèse à la fois généralisée et maximalisée » (Molinié, 1992). Cette forme de pensée, susceptible d'être surdéterminée par la forme de l'expression (c'est-à-dire par des figures syntaxiques : l'antithèse lexicale et l'oxymore), me semble incarner l'énergie dans la mesure où elle opère une torsion conceptuelle du « sens commun » – ou de la langue.

Dans un premier temps, je ferai une présentation très synthétique du concept d'energeia dans une mise en perspective pluridisciplinaire. Dans un deuxième temps, j'examinerai la pensée du paradoxe au prisme de l'energeia, en d'autres termes l'énergie *intrinsèque* de cette figure de pensée qui, à l'âge classique, apparaît notamment sous la forme de phrases autonomes, et qui a partie liée avec les énoncés génériques. D'autre part, je postule qu'une énergie est produite par la contextualisation de l'énoncé paradoxal : son insertion dans un genre de discours hétérogène produit un effet de rupture et de « saillance » (Bonhomme 2014 [2005]), mais il existe des formes d'intégration du paradoxe qui éclairent différemment sa force discursive. On isolera à cet égard les paradoxes *narrativisés*, qui n'empruntent pas la forme générique : cette étude s'intéressera donc pour finir à l'intégration du paradoxe dans quelques fictions romanesques.

[1] Voir Jousset, 2011, qui aborde la notion dans une perspective génétique, ou Benoît 2017.

L'energeia, un concept pluridisciplinaire

L'energeia est un concept au carrefour de plusieurs disciplines : la philosophie, la linguistique et la rhétorique.

Un concept philosophique aristotélicien

L'energeia est d'abord une notion fondamentale dans la philosophie aristotélicienne, je l'évoquerai très brièvement pour commencer. Il s'agit d'un concept métaphorique puisque le terme, au sens propre, désigne la force physique :

> Le terme energeia signifie actuation d'une puissance, c'est-à-dire perfection d'être, entéléchie. Dans ce sens, il s'applique principalement aux différentes catégories de mouvement. Par la suite, cette signification s'est étendue à d'autres domaines. Mais il semble bien que energeia signifie essentiellement mouvement. (Aristote, *Métaphysique*, H, 3, 1047 a 30-32)

C'est à l'origine, chez Aristote, un concept d'ordre métaphysique qui participe de la dynamique du changement : devenir autre tout en restant le même :

> Aristote affirme donc la composition hybride du changement, en posant à sa source, en tant que conditions de son intelligibilité, deux principes ontologiques : un principe parménidien d'identité, de permanence, de similitude, de détermination d'être (energeia) et un principe héraclitéen d'altérité, d'évolution, d'opposition, de déterminabilité d'être (dunamis). L'energeia permet à l'être de s'accomplir, de se réaliser pleinement (…). (Voss, 1974 : 496)

Alors que l'energeia métaphysique est définie par opposition à dunamis, « comme en français l'être en acte s'oppose à l'être en puissance » (*GLL XIXe siècle*), l'energeia éthique (dans *L'Ethique à Nicomaque*) est définie par antithèse avec ergon : « Aristote place la fin morale suprême de l'homme qu'est le bonheur (eudémonisme) dans une sorte d'activité de l'âme selon la vertu » (Voss, 1974 : 498). Dans ces conditions, l'energeia rejoindrait la vertu de force.

Un concept de la philosophie du langage (Humboldt)

Au début du XIXe siècle, la conception énergétique ou dynamique des faits du langage peut être considérée comme la clé de voûte de la théorie de Humboldt, lecteur d'Aristote (Voss, 1974 : 484), qui utilise la notion dans un contexte linguistique. Je cite à cet égard la phrase célèbre du philosophe du langage : « Le langage lui-même n'est pas un ouvrage (Ergon), mais une activité (Energeia). Sa véritable définition ne peut donc être que génétique. » (Humboldt, 1836 : VII, 45ss) De ce point de vue, le langage s'oppose à la langue au sens saussurien de corpus fermé, structuré. Toute la difficulté est de savoir en quoi consiste exactement la dimension linguistique d'energeia : la langue « est l'organe qui donne forme au contenu de la pensée » (Humboldt, 1836 : 192) :

> Pour Humboldt la forme du langage […] est principe énergétique de structuration, d'organisation, au même titre que la forme aristotélicienne (eidos) est principe d'être […].
>
> Définir le langage comme activité […] au sens aristotélicien, c'est le concevoir comme actuation d'une fin (telos) qui lui est propre, comme expression dynamique des contenus réels de conscience moyennant le concours d'énergies intellectuelles et psychiques. […] c'est concevoir l'opération mentale par laquelle toute locution est

> investie de sens comme un acte créateur. Le sujet parlant fait preuve de créativité […] [au sens de Chomsky]. (Voss, 1974 : 502-504)

« L'énergétisme, chez Humboldt, ne se cantonne pas à la linguistique ; Il s'étend à tous les autres domaines de sa pensée : politique, éthique, esthétique, historique. » (Voss, 1974 : 488) Cela s'explique par le fait que le langage étant l'activité de l'esprit,

> […] l'existence de l'esprit à son tour […] ne peut être conçue que sur un mode génétique dynamique […] Le monde des formes est un monde des forces. […] Le langage, comme l'esprit et l'homme lui-même se définissent par la force. (Voss, 1974 : 488-489)

> La démarche linguistique de Humboldt […] trouve sa justification dans une science que l'on pourrait qualifier d'anthropologie historique, et qui viserait à rendre compte de ce qui fonde l'évolution intellectuelle du genre humain. (Voss, 1974 : 506)

Le modèle énergétique rend compte de la conception romantique du langage comme « vision du monde », autre notion centrale dans le système de Humboldt :

> Le concept de *forme interne* désigne ainsi l'interdépendance procréatrice entre langue, pensée, réalité et nation […]. La forme interne est à l'œuvre dans les choix de structuration de la langue et les résultats de cette structuration (la structure) et les actualisations de la structure. Elle s'exprime dans la *vision du monde*, la saisie organisée du monde extérieur par la langue, la façon de comprendre la réalité extralinguistique et de la créer. (Chabrolle-Cerretini, 2007 : 94)

Langage et vision du monde sont donc depuis Humboldt étroitement associés à la conception énergétique, or cette association est fondée sur une pensée paradoxale pour son époque, si bien qu'elle a pu être qualifiée de « révolution copernicienne ». En effet, Humboldt « inverse les termes de la relation de causalité qui unit la parole à la langue, en prenant l'effet (parole) pour la cause, et la cause (langue) pour l'effet » (Voss, 1974 : 488), en d'autres termes « Tout ce qui est extérieur est d'abord intérieur. » (Voss, 1974 : 489), c'est la dynamique de l'esprit qui constitue le réel.

Au-delà de Humboldt et de la linguistique organiciste, « au XIXe siècle […] l'explication dynamique (diachronique, historique, génétique, évolutionniste, dialectique, énergétique) fait figure d'archétype de toute explication du réel » (Voss, 1974 : 484). Le concept d'energeia langagière a ensuite été repris et retravaillé par différents auteurs, philosophes, psychologues ou linguistes (Bota, 2012 : 32), notamment Steinthal et Hermann Paul. Pour Coseriu (voir Bota 2012), qui a posé les jalons d'une unification de la science du langage et des sciences de la culture, l'energeia langagière est imbriquée avec une energeia universelle et humaine.

Une notion rhétorique

L'energeia est aussi, pour finir, une notion et une valeur dans le domaine rhétorique :

> L'énergie constitue, pour la plus grande part de la tradition rhétorique, la qualité essentielle du discours ; on parle aussi quelquefois de *force* ou de *vigueur*. C'est l'énergie qui permet en tout cas de **toucher** ; tout **l'art oratoire** vise à faire acquérir cette qualité. (Molinié, 1992 : 131)

> Qualité d'un discours qui correspond également aux notions de force, de vigueur stylistique. En rhétorique, la source de l'énergie est parfois située dans le corps de l'orateur et concerne ce que l'on pourrait appeler sa « présence sonore ». L'*éloquence* a pour effet de communiquer aux auditeurs l'énergie nécessaire à la stimulation de leurs passions. (Morier, 1998 : 864)

Elle concerne alors autant le pôle de la création que celui de la réception, comme l'a indiqué d'Alembert :

> […]'énergie est cette qualité qui, dans un seul mot ou dans un petit nombre de mots, fait apercevoir ou sentir un grand nombre d'idées ; ou qui, au moyen du petit nombre d'idées exprimées par les mots, excite dans l'âme des sentiments d'admiration, de respect, d'horreur, d'amour, de haine, etc., que les mots seuls ne désignent point (d'Alembert cité dans Auroux (dir.), *Encyclopédie philosophique universelle*, 1989-1991 : 786)

La notion est cependant très peu relayée dans les traités et manuels de rhétorique et de stylistique contemporains : elle est absente dans Reboul (*Introduction à la rhétorique*, PUF, 1991), dans Gardes-Tamine (*La Rhétorique*, Armand Colin, 2011), dans Patillon (*Éléments de rhétorique*, Nathan, 1990) et dans Mazaleyrat et Molinié (*Vocabulaire de la stylistique*, PUF, 1989). Reste donc là encore à savoir en quoi consiste concrètement l'énergie d'un discours.

Michel Patillon (1990 : 109-110) reprend les catégories du style selon Hermogène, et parmi celles-ci, celle qui se rapproche le plus de l'energeia est sans doute la « Vivacité », qui incarne le mouvement :

> La vivacité d'un énoncé qualifie la succession rapide d'éléments contrastés. Cette qualité conjugue la mobilité et la rapidité. Par mobilité on entend le fait de quitter un élément pour passer à un élément différent : passage d'un fait à un autre, de l'objection à la réponse, d'un allocutaire à un autre, d'un niveau d'élocution à un autre, etc. La rapidité tient à la brièveté des éléments et à la rapidité des transitions de l'un à l'autre.

Dans son article du *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Henri Morier présente par ailleurs l'énergie dans une acception plus restreinte comme figure :

> Comme terme de rhétorique, l'*énergie* a servi à désigner une figure qui présente les choses sous une forme imagée (cf. Huguet, *Dictionnaire de la langue françoise du XVIe siècle*). C'est un synonyme d'hypotypose.
>
> Du Bellay la cite parmi les figures qui ne modifient pas le sens propre des mots employés, c'est-à-dire qui ne sont pas des tropes. En effet, il rappelle que, pour ces figures, la vertu d'élocution « gist aux mots propres usités et non aliénés, du commun usage de parler, aux metaphores, comparaisons, similitudes, *energies*, et tant d'autres figures et ornemens. » (*Deffense et Illustration de la Langue françoise*, I, 5). (Morier, 1998 : 424)

On peut se demander si cette restriction de sens n'est pas symptomatique d'une perte de visibilité de la notion en rhétorique, récupérée par d'autres disciplines à partir du XIXe siècle. La figure du paradoxe a en tout cas suivi un trajet analogue, passant de la rhétorique à la pragmatique.

La pensée du paradoxe : de la rhétorique à la pragmatique

Pour examiner la pensée du paradoxe, je m'appuierai d'abord sur quelques-unes des définitions qui en ont été proposées, avant de reprendre la distinction entre les deux espèces de paradoxe, violation de la langue ou violation de la logique.

Définitions statiques vs dynamiques

Le paradoxe, du grec *paradoxos*, « contraire à l'opinion commune, bizarre, extraordinaire », est une formulation qui va à l'encontre du sens commun. Il est considéré par la rhétorique comme une figure de pensée – ou figure macrostructurale selon G. Molinié. Il existe une typologie fondée sur des critères logiques (voir *Encyclopædia Universalis*), mais

au prisme de la conception énergétique du langage, il est possible de répartir les définitions en deux catégories, les approches statiques et les approches dynamiques.

Dans la première catégorie, on peut citer la définition de H. Morier (1998 : 863) « Opinion contraire à l'opinion commune », ainsi que le début de la définition du sens courant proposée par le *TLFi* :

> Affirmation surprenante en son fond et/ou sa forme, qui contredit les idées reçues, l'opinion courante, les préjugés.

Ces définitions prennent toutes deux la forme [N + Adj], l'adjectif, dans la première, étant complété par un GNP. Toutefois, la définition du *TLFi* se poursuit immédiatement par une expansion relative dans laquelle le paradoxe est l'agent du prédicat verbal, via l'anaphore pronominale. La seconde partie de la définition de ce même dictionnaire propose une prédication verbale du même ordre, mais dont le sens figuré garde la trace de son sens originel de mouvement ou de déplacement :

> Proposition qui, contradictoirement, mettant la lumière sur un point de vue pré-logique ou irrationnel, **prend le contrepied** des certitudes logiques, de la vraisemblance. (*TLFi*)

La même locution verbale est employée par le dictionnaire Le Robert, et reprise par M. Bonhomme (2005 : 130) dans son approche pragmatique des figures :

> […] énoncés prenant le contrepied de l'opinion commune pour désigner une réalité […]

Le Robert fournit un autre lexème verbal, *heurter*, lui aussi verbe de mouvement employé au sens figuré. Il est repris par Bernard Dupriez (1984 : 318) :

> Affirmation qui heurte les idées courantes, qui se présente comme contraire à celles-ci jusque dans sa formulation même. […] Le paradoxe est une façon d'outrer la pensée, on cherche à créer entre certains éléments une opposition qui forcera le public à réfléchir.

Certains auteurs vont au-delà de la stricte définition en envisageant l'intention de l'émetteur et la fonction de la figure :

> Le plus souvent, le paradoxe vise à éveiller la réflexion ou l'esprit critique de l'interlocuteur (ou du lecteur) en créant un effet de surprise, voire en choquant. (Pougeoise, 2001 : 179)

La formulation de B. Dupriez dit bien la violence qui est faite à la pensée en pointant la valeur hyperbolique du paradoxe : « Le paradoxe est une façon d'outrer la pensée, on cherche à créer entre certains éléments une opposition qui forcera le public à réfléchir. » Reposant sur un conflit conceptuel, le paradoxe prend valeur de figure polémique, virulente :

> On rapprochera le paradoxe de l'*oxymore* […]. Tous deux réveillent l'attention en heurtant l'intelligence. Tous deux brusquent le lecteur pour qu'il ouvre les yeux. Chaque fois que l'esprit s'endort sur des idées reçues, chaque fois qu'il donne raison aux grossières évidences, celles de la matière, du pouvoir établi, de la vie pratique, le poète, le philosophe et le prophète sont là pour le frapper de paradoxes […]. Le paradoxe est l'arme de l'esprit militant, qui affirme sa force : c'est la raison pour laquelle on le trouve aussi bien dans l'Evangile que dans les pages de Nietzsche. (Morier ,1998 : 864)

Le champ lexical de la violence est très présent dans ces lignes (*brusquer, frapper, arme, militant, force*), actualisant l'énergie sur un mode négatif.

L'énergie du paradoxe se situe par conséquent tout autant du côté de sa réception, la notion pouvant même être pensée comme une métaphore de l'activité interprétative ; par sa nature même, la figure exige une forte activité herméneutique :

> L'interprétation ouverte caractérise les figures dont la dimension préconstruite est faible et qui laissent à leurs récepteurs toute latitude pour conjecturer leur potentiel d'information. C'est seulement à ce stade interprétatif que commence une véritable herméneutique des figures. L'interprétation ouverte dépend de la nature des figures perçues. Si elle est assez peu activée avec les figures à base syntaxique ou morphologique, dont les schèmes essentiellement formels en verrouillent rapidement l'évaluation, elle est fréquente avec les figures dans lesquelles la composante encyclopédique prédomine : *symboles, paradoxes, oxymores*... En fait, comme l'ont mis en évidence Eco (1988) et Prandi (1992), ce sont surtout les figures vives, offrant des conflits conceptuels marqués, qui prédisposent leurs récepteurs à une interprétation ouverte. (Bonhomme, 2005 : 137-138)

La violence faite à la langue ou à la pensée

Le paradoxe a pu être défini par rapport à la pensée comme violation de la logique. De ce point de vue il existe des paradoxes externes (par rapport à l'expérience) et des paradoxes internes (« Love is not love », Shakespeare) où l'énoncé est faux par rapport à lui-même, autocontradictoire. Le paradoxe est toujours faux.

Lorsqu'il apparaît sous la forme d'une phrase autonome, dans un recueil de maximes ou dans un roman, il sollicite les connaissances encyclopédiques et culturelles du récepteur, et repose sur des données extralinguistiques :

> Figure macrostructurale selon laquelle le discours se développe en présentant des éléments qui entretiennent entre eux des relations sémantiques d'incongruité totale. Le paradoxe n'apparaît qu'à la réflexion du récepteur, éclairé par sa culture.
>
> […] le paradoxe est senti comme jouant sur un rapport d'antithèse, exprimée entre les informations véhiculées dans le discours et le sens commun […]. (Mazaleyrat et Molinié, 1989 : 251)

Mais le paradoxe peut également se définir par rapport à la langue, il repose alors sur l'idée de « contrariété linguistique » (Pamies Bertran, 1992 : 6), d' « infraction contre l'antonymie » (Pamies Bertran, 1992 : 8) : par exemple « même si c'est vrai, c'est faux » (Michaux cité par Pamies, 1992 : 7). Un autre nom d'action a été employé à son endroit par Todorov, « violation du langage » (cité par Pamies Bertran, 1992 : 10). Fontanier (1977 : 137) nomme « paradoxisme » les paradoxes reposant sur une alliance antithétique de mots : « Pour réparer des ans l'irréparable outrage » (Racine, *Athalie*, cité par Fontanier). « Cette dérivation permet à Fontanier d'insister sur le côté formel de la définition » (Dupriez, 1984 : 318), et dans ce cas la mobilisation des connaissances se limite à la compétence lexicale. L'association syntaxique d'éléments antithétiques qui s'entrechoquent resserre la contradiction sur l'énoncé. La définition de H. Morier met explicitement en évidence la dimension énergétique du paradoxisme (je souligne) :

> Alliance de mots antithétiques et qui paraissent logiquement incompatibles, mais mis en œuvre avec une telle habileté au sein d'une même proposition que, tout en se combattant, ils frappent l'intelligence et dégagent à seconde vue un sens merveilleusement vrai, souvent profond et toujours ***énergique***. (Morier, 1998 [1961] : 864)

Ce faisant, le même auteur pointe le paradoxe du paradoxe, « affirmation qui, au premier abord, paraît choquante ou absurde, mais qui, à la réflexion, est conforme à la réalité » (Morier 1998 : 863). En d'autres termes, le paradoxe énonce une autre vérité :

> […] H. Bénac a raison de préciser que : *« le paradoxe cache souvent, sous une formule ou une idée qui paraît étonnante, une vérité qu'on peut soutenir »*. Le *paradoxe*, en s'opposant précisément à la *doxa*, qui n'est souvent que l'expression des préjugés d'une communauté, permet à la réflexion de progresser. (Pougeoise, 2001 : 179)

Le paradoxe « serait donc anticonformiste, voire subversif », « lieu d'un conflit idéologique » (Pamies Bertran, 1992 : 14 et 15). C'est tantôt la logique, tantôt l'idéologie (les croyances collectives) qui est contrariée, ou les deux en même temps, le point commun étant alors l'idée de « subversion inhérente » (Pamies Bertran, 18), de force illocutoire, l'acte illocutoire étant défini par opposition à l'acte locutoire comme « un acte effectué *en* disant quelque chose, par opposition à l'acte *de* dire quelque chose » (Austin, 1962 : 113). L'acte illocutoire correspond à une intention inscrite par convention dans la forme linguistique de l'énoncé. Mais la force du paradoxe est d'incorporer aussi une valeur perlocutoire qui consiste en l'invitation à une réinterprétation en vue d'une normalisation du paradoxe. On appelle perlocutoire en effet

> […] l'acte résultant du fait de dire quelque chose. Un acte perlocutoire est ainsi susceptible d'entraîner une modification du contexte […]. Entrent donc dans le champ des actes perlocutoires les effets visés par l'énonciation. Cette incidence sur les sentiments, les pensées, les actions révèle que l'acte perlocutoire dérive de l'activité linguistique, mais ne lui est pas intrinsèque. (Neveu, 2002 : 221)

Or la frontière entre illocutoire et perlocutoire est plus mouvante que ne le disent ces définitions :

> […] il s'agit d'avancer l'idée qu'un effet qui, à un moment donné, relève de l'ordre perlocutoire, pourrait être repris en charge par l'ordre illocutoire – autrement dit, il s'agit de penser une *extension* toujours possible de la convention à des effets qui, initialement (d'un point de vue logique), relèvent du naturel (ou du psychologique). […] En ce sens, l'instauration de la procédure est bel et bien l'invention d'un effet illocutoire produit conventionnellement, qui inclut une réaction de la part de l'interlocuteur. (Ambroise, 2014 : 13-14).

En définitive, la figure du paradoxe qui est au fondement de la conception énergétique du langage selon Humboldt, incarne de manière éclatante cette vision du langage, tant du point de vue de l'émetteur que du point de vue du récepteur, qu'elle soit figure de pensée ou qu'elle repose sur l'alliance de mots. La question de l'énergie intrinsèque du paradoxe est aimantée par celle d'un degré énergétique qui serait conditionné par le degré paradoxal – les paradoxes doxiques.

Le paradoxe narrativisé ou la violence faite au texte

Dans son discours de réception du Prix Nobel, Le Clézio citait la formule de l'écrivain suédois Stig Dagerman, « forêt de paradoxes », s'appliquant à la position éthique de l'écrivain[2]. Cette métaphore offre du paradoxe une vision statique, raide même, mais néanmoins vitaliste, puisque l'énergie correspond bien à une vision organiciste du langage. L'image place en tout cas le paradoxe au cœur de la problématique de la création littéraire – comme nous avons vu que l'énergie était au cœur de la problématique du langage selon Humboldt. Si le paradoxe peut se lire dans des recueils dédiés, et s'il est une figure très sollicitée dans les recueils de maximes à l'époque classique, il apparaît aussi dans les fictions littéraires. Dans cette dernière partie, je glisserai de la poétique à la stylistique du paradoxe en m'attachant à l'analyse de quelques modes de textualisation dynamique de la figure dans un corpus romanesque disséminé.

[2] « Comment est-il possible par exemple de se comporter, d'un côté comme si rien au monde n'avait plus d'importance que la littérature, alors que de l'autre il est impossible de ne pas voir alentour que les gens luttent contre la faim et sont obligés de considérer que le plus important pour eux, c'est ce qu'ils gagnent à la fin du mois ? Car il (l'écrivain) bute sur un nouveau paradoxe : lui qui ne voulait écrire que pour ceux qui ont faim découvre que seuls ceux qui ont assez à manger ont loisir de s'apercevoir de son existence. » (Stig Dagerman, *L'Écrivain et la conscience*)

Le roman traditionnel, psychologique, fait une place au paradoxe via les énoncés génériques, maximes et autres aphorismes, rompant dans une certaine mesure avec son isolement formel. L'énoncé paradoxal peut alors être autonomisé dans une phrase séparée, ou à l'intérieur de la phrase par des tirets parenthétiques :

> […] – car, dans le domaine de l'amour plus que partout ailleurs, la fuite est, bien souvent, davantage l'indice d'une attirance que d'une répulsion – […]. (Laurrent, 2002 : 153)

Dans cette citation, le paradoxe prend une forme générique mais ne présente qu'une apparente autonomie typographique puisque la conjonction de cause « car » maintient un lien fort avec le reste de la phrase. Dans d'autres cas, bien que l'énoncé paradoxal soit détaché graphiquement, la narrativisation s'opère par le biais de la référence au protagoniste, à la troisième personne dans le premier exemple, qui rapporte le paradoxe à une description morale circonstanciée :

> […] il entrait dans tout amour avec cette curiosité fatale d'en toucher la limite ; et, chaque fois, avec l'espérance obscure de ne l'atteindre jamais. (Mauriac, 1948 : 644).

La figure est différemment contextualisée dans l'exemple suivant, du fait qu'elle se trouve intériorisée par la première personne référant au narrateur-personnage :

> – C'est vous qu'il aime.
>
> Cet amour m'inquiétait plus qu'une haine franche (Bosco, 1948 : 316)

Le roman contemporain propose d'autres formes d'inscription du paradoxe dans le tissu textuel – et dans le récit. Ainsi, la référence au personnage s'opère au moyen de la deuxième personne, dans un mouvement syntaxique d'appropriation de l'énoncé générique :

> Vous apprenez qu'on peut être ensemble et séparés. (Rosenthal, 2010 : 122)

Dans l'exemple d'Anne-Marie Garat, l'argumentation, marquée par *donc*, confine à l'absurde, la logique s'avère illusoire, fallacieuse :

> Marie disait : sache-le, une maison, c'est le poison. Crois-en mon expérience, surtout pas de maison individuelle. Elle n'en avait jamais eu, elle savait donc de quoi il retournait. (Garat, 2000 : 7)

La particularité de la figure ici est d'englober le discours direct et la narration ; elle consiste en un décalage entre le degré de vérité de l'assertion générique dans les propos rapportés (« une maison, c'est le poison »), et la subjectivité dissimulée du personnage (« Elle n'en avait jamais eu »), le mensonge (« Crois-en mon expérience ») étant dénoncé par la narration. Comme l'énoncé paradoxal pris en charge par la narration donne raison au personnage, il pourrait être interprété alors plutôt comme du discours indirect libre. Le paradoxe transgresse donc les différents types de séquences, assurant une progression textuelle en tension, et invitant le lecteur à restituer le possible maillon manquant pour la compréhension du raisonnement : Marie n'avait jamais eu de maison parce qu'elle savait qu'une maison, c'est le poison : son expérience est celle des autres, par le biais de l'observation.

Tanguy Viel, dans *Paris-Brest*, propose des variations sur le paradoxe qui se constituent en réseau amplificatoire au sein duquel la figure résonne à distance, en écho. Dans la première citation, le paradoxe revêt la forme classique d'un énoncé générique graphiquement autonome :

> Comme tous les gens qui essaient de donner le change, un jour ça craque encore plus, un jour ça éclate au grand jour et les soi-disant non-lâches se trouvent être encore plus lâches. (Viel, 2009 : 104-105)

Dans le second exemple, le paradoxe est purement contextuel, il se construit au prisme de la subjectivité du personnage (« pour moi ») :

> […] elle m'a caressé la joue, et pour moi c'était comme une lame de rasoir qui m'arrachait la peau. (Viel, 2009 : 119)

Enfin, une série d'occurrences ont pour pivot le mot *même*, le plus souvent adverbe argumentatif qui « donne à un argument une force supérieure à tous ceux qui ont été évoqués ou auraient pu l'être » (Riegel, Pellat et Rioul, 1994 : 380) :

> Elle a toujours été comme ça, ma grand-mère : *même* en pleine forme elle s'arrangeait pour faire venir son médecin au chevet de sa fausse fièvre. *Même* dans les meilleurs moments, dans les moments les plus sains, elle diluait chaque soir une aspirine dans un verre d'eau, à cause de son cœur, disait-elle, parce que c'était bon pour le cœur, avait-elle lu dans tel magazine de santé domestique, que l'aspirine faisait circuler le sang et donc améliorait son rythme cardiaque. (Viel, 2009 : 107-108)

> Elle, ma mère, arrivée la dernière comme un metteur en scène sur un tournage de film, elle n'a *même* pas salué sa propre mère mais d'abord regardé vers moi et comme l'air de dire que *quand même*, que c'était bien la peine que j'habite en dessous si je n'étais *même* pas capable d'empêcher un cambriolage. […] tout résonnait comme son triomphe à elle […]. (Viel, 2009 : 108)

> Et pour tout le monde évidemment, pour tout le monde c'est lui qui a gagné, le fils Kermeur, *même si* la police l'attend en bas des marches, *même s'il* part menotté la tête basse, dans mon livre c'est toi qui as gagné. (Viel, 2009 : 165)

On relève également les locutions *quand même* et *même si*, qui introduisent une valeur concessive. Un emploi adjectival de *même* s'inscrit dans cette série :

> […] les *mêmes* vieux amiraux qui ne mouraient jamais (Viel, 2009 : 116)

Il thématise l'aspiration à la permanence, à la stabilité, dénoncée par la forme du paradoxe. Ces exemples peuvent être considérés comme des formes de paradoxe marquées linguistiquement par le signal *même*, narrativisées et hyperbolisées. Les paradoxes sont ici des violations de croyances collectives (on va voir le médecin et on prend des médicaments seulement quand on est malade ; respect et amour filial et maternel ; un délinquant est un perdant). De plus le schème du paradoxe fonde le récit localement aussi bien que globalement : l'intrigue repose sur un événement paradoxal (le narrateur-personnage vole de l'argent à sa grand-mère), mais aussi sur des relations familiales où les liens du sang sont mis à mal. Dans ce roman policier intimiste, la figure du paradoxe constitue peut-être aussi en définitive un marqueur des fictions singulières contemporaines, du point de vue de leurs rapports avec les œuvres dont elles sont les héritières : c'est toute la question de la filiation littéraire qui s'invite.

En résumé, l'énergie en tant que concept philosophique, linguistique et rhétorique de l'antiquité jusqu'au XIXe siècle, innerve encore explicitement ou souterrainement une partie des approches linguistiques et littéraires contemporaines. Le paradoxe, linguistique ou conceptuel, est une figure qui l'incarne en vertu de la double valeur illocutoire et perlocutoire qui le caractérise. Il connaît dans le roman un large spectre de mises en œuvre, depuis l'énonciation générique détachée jusqu'à différents degrés de narrativisation, et dans certaines fictions contemporaines il participe activement d'un projet littéraire globalement pensé en décalage. Et comme le dit le *Grand dictionnaire Larousse du XIXe siècle* (32), « [i]l y a de l'*énergie* dans l'acte de penser, […] sans l'*énergie* dans la vie intellectuelle, la civilisation humaine resterait éternellement dans cet état d'enfance qui se nomme la barbarie. » Si la force

est une vertu, et si l'energeia est une force , alors l'energeia – et donc le paradoxe – est une vertu…

Bibliographie primaire

BOSCO Henri, [1948], *Malicroix*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
GARAT Anne-Marie, 2000, *Les mal famées*, Arles, Actes Sud.
LAURRENT Éric, 2002, *Ne pas toucher*, Paris, *Éditions de Minuit*.
MAURIAC François, 1975-1984 [1948], *Le Mystère Frontenac*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
ROSENTHAL Olivia, 2010, *Que font les rennes après Noël ?*, Paris, Verticales, 2010 ; Gallimard, coll. « Folio ».
VIEL Tanguy, 2009, *Paris-Brest*, Paris, Minuit, coll. « Minuit double ».

Bibliographie secondaire

AMBROISE Bruno, 2014, « Illocutoire ou perlocutoire ? Retour et détours sur une distinction fondatrice » ; [https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01091859/document].
AUROUX Sylvain (dir.), 1990, *Les Notions philosophiques : dictionnaire*, t. I, Paris, PUF ; article « Énergie », p. 785-786.
AUSTIN J. L., [1962] trad. française 1970, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais ».
BENOIT Éric (dir.), 2017, *Écritures de l'énergie*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux.
BONHOMME Marc, 2005, *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Champion.
BOTA Cristian, 2012, « Eugenio Coseriu et le potentiel épistémologique de l' 'energeia langagière », *Energeia* IV, p. 32-48 ; [http://www.romling.uni-tuebingen.de].
CHABROLLE-CERRETINI Anne-Marie, 2007, *La « vision du monde » de Humboldt : histoire d'un concept linguistique*, Lyon, ENS éd..
DUPRIEZ Bernard, *Gradus*, 1984, Paris, Union Générale d'Éditions.
Encyclopædia Universalis.
FONTANIER Pierre, 1977, *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion, coll. « Champs ».
HUMBOLDT Wilhelm von, 1974, *Introduction à l'œuvre sur le kavi*, trad. Pierre Caussat, Paris, Seuil.
JAULIN Annick, 2015, « L'acte (*energeia*) comme fondement chez Aristote », *Philosophie*, 2015/4, n°127 : p. 8-22.
JOUSSET Philippe, 2011, « De l'ergon à l'energeia… », *Poétique*, n° 165, p. 107-127 ; [https://doi.org/10.3917/poeti.165.0107].
LAROUSSE Pierre, 1866-1876, *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle* ; https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k205356p.image.f948.langEN.
MAZALEYRAT Jean et MOLINIE, Georges, 1989, *Vocabulaire de la stylistique*, Paris, PUF.
MOLINIE Georges, 1992, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Le Livre de Poche.
MORIER Henri, 1998, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, PUF.
NEVEU Franck, 2004, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Armand Colin.
PAMIES BERTRAN Antonio, 1992, « Quelques paradoxes à propos de la structure du paradoxe », *Équivalence*, 21-1-2, p. 5-30 ; [https://doi.org/10.3406/equiv.1992.1142].
PATILLON Michel, 1990, *Éléments de rhétorique classique*, Paris, Nathan.
PATILLON Michel, 2001, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Armand Colin.
Trésor de la langue française ; [http://atilf.atilf.fr].

RIEGEL Martin, PELLAT Christophe et RIOUL René, 1994, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, coll. « Linguistique nouvelle ».
VOSS Josef, 1974, « Aristote et la théorie énergétique du langage de Wilhelm von Humboldt », *Revue philosophique de Louvain*, n°15, p. 482-508 ; [https://doi.org/10.3406/phlou.1974.5801].